Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 11

Artikel: Une histoire parisienne
Autor: Monthèas, Jean de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256069

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une Histoire parisienne

« Monsieur Gorges Durieux, les renseignements pris sur votre compte sont favorables. Autrefois, je n'eusse certes pas donné ma fille à un gratte-papier. Mais, puisque de nos jours on peut se créer dans les lettre une belle situation, témoin la vôtre qui est bien telle que vous l'avez énoncée, je n'ai aucune raison de vous refuser la main d'Hortense... Vous avez ma parole, Monsieur ! »

Cette phrase raisonna avec solennité dans le grand salon rouge et or, d'un luxe « cossu, » c'est-à-dire très lourd. Georges Durieux, l'écrivain bien connu, remercia, en termes profondément sentis, le notable commerçant de la précieuse faveur que ce dernier daignait lui accorder, et dont il sentait tout le prix. Puis, il s'inclina avec grâce devant sa fiancée, une petite personne rousse, insignifiante et un peu trop parée, et se retira en sollicitant la permission d'envoyer son premier bouquet.

Il descendit machinalement l'escalier somptueux recouvert de moquette épaisse, et se trouva dans la rue. Il avait plu toute la journée ; les trottoirs luisants réflétaient l'éclairage des magasins, tandis que, dans le brouillard opaque de cette soirée de décembre, les becs de gaz vacillaient comme des étincelles lointaines.

Sans se demander où il allait, Georges Durieux marcha distraitement à travers cette vapeur crépusculaire, semblable un peu au flot d'idées confuses obscurcissant son cerveau. Il se félicitait du gros numéro qu'il venait de tirer à la loterie du mariage, Mlle Hortense Viroux « valant » un million, selon l'expression des Américains pratiques.

Ensuite, ses pensées s'écartèrent peu à peu de la fille de l'industriel, ou plutôt de l'opulente dot de celle-ci, pour se reporter en arrière. Il revit les années écoulées, les années de misère et de lutte où, pourtant, il était heureux. En ce temps-là, son idéal était autre, plus haut, il se l'avouait dans le secret de son cœur. Alors, il n'appréciait point la vie suivant la somme de jouissances qu'elle procure, il concevait des responsabilités et des devoirs ; de la femme dont il voulait faire sa compagne, la pierre angulaire de son foyer, il n'exigeait pas seulement de l'argent, et encore de l'argent... L'éclatant succès de son beau et honnête roman *Ames perdues* était venu l'arracher à la pénombre de son existence, à ses projets d'humble bonheur. Avec la notoriété, l'aube de la fortune, l'ambition était entrée dans son âme et y avait tout dominé. C'était un faible que Georges Durieux ; depuis ce moment, il s'abandonna au courant, oublia les principes qui le gênaient, et ne songea plus qu'à s'élever, s'élever toujours en se créant un piédestal d'or !...

L'écrivain en était là de ses souvenirs lorsque, tout à coup, il s'arrêta et tressaillit. L'instinct aveugle de l'habitude ancienne l'avait conduit rue Nollet, aux Batignolles, devant la modeste maison qui avait été longtemps l'abri de son allègre pauvreté. Il leva les yeux. Au quatrième étage, derrière les rideaux de mousseline, brillait la lueur tamisée d'une lampe. Georges soupira. Longtemps aussi, cette fenêtre ainsi éclairée avait été le phare des ténèbres dans laquelles il se débattait, l'étoile consolatrice qui, après les dures journées à la recherche d'un introuvable éditeur, lui rendait la ferme espérance du lendemain... Durant plusieurs minutes, il hésita, soutint un combat contre lui-même, contre sa volonté qui mollissait.

« Bah ! conclut-il en haussant les épaules, il faut en finir !... »

Et, entrant résolument dans l'étroit vestibule, il gravit les degrés de l'escalier ciré. Cependant, son cœur se serrait. Par les portes entr'ouvertes, il apercevait des familles réunies autour de la table pour le repas du soir, une foule de figures familières qui, le reconnaissant lui jetaient un amical : « Bonsoir, Monsieur Georges ! » auquel il répondait d'une voix brève, en passant vite, une sueur au front.

Sur le palier du quatrième étage, il enfila un long corridor, et s'arrêta à l'extrémité, entre deux portes, qu'il regarda comme on regarde de vieux amis. A celle de droite était clouée une carte de visite :

CHARLES MARTEL, OUVRIER GRAVEUR.

Durieux sourit du contraste de ce nom belliqueux avec cette profession paisible, et soudain, le souvenir de sa prospérité présente lui revenant, il se dit, non sans dégoût : « C'était pourtant là que je demeurais quand j'étais pauvre !...

Cette constatation lui donna du courage. Tournant brusquement le dos à sa chambre de jadis, il fit face à l'autre porte où l'on lisait, sur une petite plaque de cuivre :

Mlle ANGÈLE, FLEURISTE.

La clé était dans la serrure, suivant l'usage des braves gens qui n'ont rien à cacher. Sans frapper, Georges ouvrit doucement.

Sous la clarté de la lampe, voilée d'un grand abat-jour de papier rose, une femme maniait des fleurs entre ses doigts agiles. A l'entrée de l'écrivain, elle laissa échapper les pétales de mousseline et poussa un cri de surprise :

« Oh ! Georges..... »

Elle s'était levée ; Durieux la considérait en silence. Elle était grande, très mince et très blonde, vraiment distinguée dans sa robe de mérinos noir usé. Mais elle n'était plus toute jeune ; la trentaine et une longue histoire de privations étaient clairement écrites en rides fines sur son beau visage régulier et fatigué. C'était peut-être la femme d'intérieur et de foyer qu'il fallait à un pauvre diable, au famélique écrivain que Georges Durieux n'était plus ; à coup sûr, ce n'était point l'épouse convenant au romancier célèbre qu'il était devenu. Ce dernier rôle était réservé à l'autre, à la petite roussse éblouissante de fraîcheur, qui ferait un merveilleux mannequin à fanfreluches, un ravissant joujou insignifiant et paré.

Georges se décida à parler, tandis que la fleuriste lui avançait un siège en disant gaiement :

« Enfin, vous voilà ! Mieux vaut tard que jamais. Sans reproches, vous m'avez un peu négligée, ces temps-ci, mon ami....

— J'ai été très occupé, répondit Durieux avec embarras.

— Eh bien ! Contez-moi vos occupations. Tout ce qui vous concerne m'intéresse, vous le savez...

— Ma chère Angèle, répliqua Georges d'un ton sec destiné à cacher son émotion, mes instants sont trop précieux pour que je les perde en propos oiseux. Je suis venu vous dire qu'il est impossible de donner suite au projet que nous avions formé.... »

Angèle pâlit un peu.

« Ah ! » fit-elle seulement.

L'écrivain s'attendait à des récriminations ; cette attitude froide et digne le déconcerta. Il n'avait pas le beau rôle en cette affaire ; il le savait, et son embarras redoubla pendant qu'il s'embarquait dans des explications verbeuses sur les sacrifices que l'on doit à sa position, la nécessité de ménager l'avenir, etc.

La jeune fille l'interrompit :

« Mon cher Georges, dit elle avec douceur, ne prenez pas la peine d'aller plus loin, je vous comprends fort bien : l'humble ouvrière que je suis restée ne peut plus être la femme d'un romancier « arrivé » que vous êtes actuellement.

V

A dater de cette époque, la convalescence de Pierre fit de rapides progrès.

La bienveillance que M. et Mme de Verneuil lui avaient si spontanément témoignée, lui avait rendu cette confiance en soi et en ses semblables, sans laquelle chacun de nous ne peut rien ou presque rien. Et lorsque le mois suivant il se présenta au bureau du banquier pour prendre ses ordres, il n'était pas reconnaissable, c'est à peine si on eût dit le même homme.

M. de Verneuil avait lui-même connu des moments fort difficiles. A l'âge auquel d'ordinaire les jeunes gens de son monde ne songent qu'au plaisir, il avait vu la fortune de ses parents sombrer en grande partie dans un désastre financier. Son père, très souffrant déjà à cette époque, mourut peu après sans soupçonner la situation difficile dans laquelle il laissaif les siens. Dès lors, resté seul avec sa mère, Jacques de Verneuil n'eut plus qu'un but : travailler, travailler sans relâche pour reconquérir l'aisance perdue.

Aussitôt ses études terminées, le jeune homme entra comme surnuméraire à la Banque de France ; et dans les courts loisirs que lui laissait cet emploi, il trouva moyen de tenir les livres d'une maison de commerce, afin d'augmenter son gain pour subvenir plus largemant aux besoins de sa mère, de façon qu'elle n'ait pas à souffrir trop de la perte de leur fortune.

L'héritage d'un oncle vint, quelques années plus tard, lui rendre son indépendance. Il eût pu facilement alors vivre sans rien faire et mener l'existence large à laquelle il semblait destiné ; mais, pas un instant, le travailleur acharné qu'était Jacques n'y songea.

Il résolut d'administrer lui-même sa fortune et de faire valoir son capital, en créant une maison de banque à laquelle son savoir-faire et sa loyauté bien connue attirèrent promptement une clientèle sérieuse. Deux à trois ans après, un opulent mariage faisait du jeune homme un des plus considérés et des plus riches financiers de la capitale.

Sous des dehors froids, presque sévères, M. de Verneuil cachait un grand cœur et était extrêmement juste. Il s'y connaissait en homme, et nul plus que lui n'aimait à rendre service, lorsque ceux qui sollicitaient son appui lui semblaient dignes d'intérêt ; aussi était-il estimé de tous, et particulièrement apprécié de ses subordonnés.

Les renseignements pris par lui sur Lenorcy, pendant le mois de convalescence qu'il lui avait donné, l'avaient très favorablement disposé à son égard. Néanmoins, il voulut le voir à l'œuvre avant de lui accorder toute sa confiance, et il continua à l'observer. Son expérience personnelle ne fit que confirmer la bonne opinion qu'il s'était faite de son protégé, et le premier mois de service était à peine écoulé, lorsqu'un soir le banquier donna rendez-vous à Lenorcy, à son hôtel, après la fermeture des bureaux.

— Mon ami, lui dit il sans préambule en l'invitant à s'asseoir, je suis heureux de de vous dire que je suis content de vous ; j'espère donc que nous travaillerons longtemps ensemble.

— J'en ai le plus vif désir, Monsieur.

(A suivre.)

Comme je me reprocherais d'entraver votre avenir, je vous rends votre parole... »

Durieux n'avait pas compté sur un dénouement aussi prompt, ausssi facile surtout. Abasourdi, il balbutia quelques paroles de regret, et ne recevant pas de réponse, salua et sortit. Derrière la porte, il épongea son front ruisselant de sueur, et, lançant un coup d'œil de rancune à la carte du graveur, lui dit :

« Il fallait pourtant me résoudre à cette exécution, si je ne voulais me résiguer à habiter toute ma vie un taudis comme celui-là !.... »

Dans sa chambre Angèle était demeurée immobile, la tête dans ses mains. A son tour, elle revoyait le passé. Elle revivait les douloureuses années qui ont suivi la guerre ; son père, simple capitaine tué à Patay, et la fillette qu'elle était alors, obligée de cesser de trop coûteuses études et d'apprendre un métier, pour soutenir sa mère et son aïeule infirme. Que lui importait ! Son très grand cœur était heureux dès qu'il pouvait se dévouer. Puis, sa mère était morte, et Georges Durieux, bien inconnu, bien seul, était venu loger sur le carré. D'abord, la misère l'avait vaincu ; gravement malade, il avait été soigné par tous les voisins avec la solidarité admirable des pauvres. D'amicales relations s'en étaient suivies : on estimait ce courageux travailleur, et quand, au lit d'agonie de l'aïeule, il demanda la main d'Angèle, chacun trouva cela tout simple, la jeune fille la première. Ils mettraient en commun espoirs et travaux, et ils auraient la petite part de bonheur que l'avenir garde aux laborieux.

Et voilà que ce rêve se brisait. Un si calme, et si honnête rêve, si pur de vanité et d'ambition. Car Angèle, formée de bonne heure aux leçons de l'expérience, ne s'était point égarée dans les chimères où se plaisent communément les jeunes filles. Si elle avait consenti à cette union, si elle evait usé sa jeunesse à attendre Georges Durieux, c'est qu'elle avait cru trouver là la solution de son existence de femme, c'est-à-dire se dépenser pour autrui.

Toute la nuit, Angèle resta derrière sa fenêtre, à regarder les grosses gouttes de pluie qui roulaient sur les toits de zinc avec un bruit de larmes.... Puis vint le jour blafard, dans la brume duquel s'évanouit pour toujours la vision du foyer respecté, des petites têtes blondes qu'il eût été si doux d'aimer.... Le soleil se leva, auréolant la chambre de son premier rayon c'était l'aube, symbole d'espérance éternelle. Alors Angèle comprit. Elle avait compté sans les turpitudes humaines, les cupidités terrestres, mais l'amour infini était là, prêt à lui rendre au centuple ce qu'elle avait perdu. Une paix infinie descendait en elle. Distinctement, elle entendit le mot de sa vie : au lieu d'aimer quelques êtres, elle aimerait tous ceux qui souffrent, et, dédaigneuse des amis trompeurs, se réfugierait dans le Bien qui ne trahit jamais.

* * *

Un jour, on apporta un blessé à l'hôpital X... C'était un écrivain qui avait eu son heure de célébrité, et puis la fortune l'avait trahi. Sa femme, une créature légère et frivole, méprisa le romancier vieilli, et, le rejetant comme un vêtement de rebut, demanda le divorce. Le malheureux avait voulu mourir,....

Sœur Angèle écoutait avec une pitié profonde cette navrante histoire que lui contait rapidement un interne. Elle s'approcha du moribond et eut un geste d'étonnement. Mais elle se remit aussitôt, depuis longtemps l'infirmière, en elle, avait tué la femme et ses émotions nerveuses, et prenant la main du mourant, se mit à lui parler de miséricorde et de pardon...

Le blessé entr'ouvrit ses paupières alourdies. A la vue de cette figure penchée vers lui, figure toujours belle et rayonnante de sérénité, une terreur se peignit sur son visage.

« Ah ! ma Sœur !..... balbutia-t-il avec effort, c'est à vous que je dois d'abord demander pardon..... »

Sœur Angèle leva les yeux vers le coin du ciel bleu qu'on apercevait par la fenêtre voisine et se rappelant tous ceux qu'elle avait consolés, répondit avec un ineffable sourire :

« A moi ? Oh ! non. Je vous bénis, au contraire..... C'est grâce à vous que j'ai choisi la meilleure part ! »

Jean de Monthéas.

Comment on sauve un navire

L'Amirauté britannique a chargé un de ses hauts fonctionnaires de rédiger un rapport sur l'action d'éclat accomplie par un capitaine au long cours. Le vaillant loup de mer aura bien mérité la médaille d'or qui ornera bientôt sa poitrine. Que le lecteur en juge.

Le *Juno* était parti de Liverpool avec un chargement d'objets manufacturés à destination du Canada. Une trentaine d'hommes formaient l'équipage du trois-mâts. Tous, il convient de le signaler dès à présent, aimaient leur capitaine, M. Ivor Caster, avec qui ils avaient déjà accompli plusieurs traversées. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur son intelligence, sur sa science nautique, sur son initiative, et ils le servaient avec un dévouement inébranlable.

Une fâcheuse circonstance devait bientôt resserrer encore les liens d'amitié qui unissaient capitaine et matelots. Le *Juno*, assailli en plein Océan par une tempête épouvantable, perdait ses voiles et une partie de sa mâture. Et, le soir du troisième jour, alors que la violence du vent faiblissait déjà, un cri terrible retentissait dans la cale, où M. Caster avait fait descendre son second officier pour surveiller la remise en place de la cargaison.

— Le navire fait eau !

A l'aide d'une sonde, on constatait aussitôt que l'eau pénétrait en abondance dans la cale, que son niveau s'élevait de dix centimètres par heure. C'est dire que la catastrophe finale n'était plus qu'une question d'heures.

Matelots et officiers se relayèrent toute la nuit à la pompe. D'heure en heure, on constatait que leurs efforts étaient superflus ; l'eau continuait à monter. Il devenait évident qu'il faudrait abandonner le navire si l'on ne trouvait un meilleur moyen de défense que les pompes.

De fait, M. Caster prenait déjà ses dispositions pour évacuer le *Juno*, lorsqu'il conçut soudain un plan audacieux. Il avait pu s'assurer que l'eau pénétrait par une fissure située à moins d'un mètre au-dessous de la ligne de flottaison.

L'inondation de la cale interdisait l'approche de cette fissure qu'il fallait boucher pour sauver le navire. Mais ne pouvait-on pas l'atteindre autrement que par la cale ?..

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il tout à coup.

Et, appelant ses matelots, il commanda :

— De la toile ! Des aiguilles ! Dépêchons-nous ! Sauvons le navire !

En moins d'une heure, l'étrange appareil que le capitaine avait imaginé était terminé, grâce à l'habileté et à la célérité de ses gabiers. M. Caster s'était dit :

— Pour parvenir jusqu'au trou en descendant sous la surface de l'eau, il me faudrait un scaphandre. Et je vais en construire un !

L'engin, aussi rapidement exécuté qu'imaginé, rappelait ces cheminées en toile que l'on installe au-dessus des chambres de chauffe pour en assurer la ventilation dès qu'un vapeur passe le tropique. Des cerceaux en fil de fer lui conservaient sa forme cylindrique.

A une certaine hauteur, un carré de vitre fermait une ouverture pratiquée dans la toile, et deux autres trous assuraient au scaphandrier improvisé le libre usage de ses bras.

C'est dans cette cheminée de toile que l'intrépide capitaine prit place. Quand ses hommes lui eurent cousu les manches de sa veste aux bords des deux trous et serré étroitement le bas de ces manches, afin d'empêcher l'infiltration de l'eau, il se fit hisser au bout d'une vergue, non sans emporter un marteau et de l'étoupe.

La descente sous l'eau présenta de graves difficultés. Les vagues projetaient le capitaine contre les flancs du navire. Après des essais infructueux qui durèrent plus d'une heure, il réussissait enfin à s'approcher de la fissure.

Par deux fois, il dut se faire remonter sur le pont, à bout de force, trempé jusqu'aux os par l'eau qui pénétrait à travers la toile et lui montait jusqu'au cou. Finalement il aveuglait la voie d'eau.

Le *Juno* était sauvé. Mais au prix de quels efforts !

L'œuvre de salut accomplie, M. Ivor Caster se faisait remonter sur le pont.

Sans un mot, sans un cri, il tombait évanoui dans les bras de ses compagnons...

Menus propos

La cigogne à la jambe de bois. — On ne saurait croire quels égards on a dans les pays du Nord envers ces visiteuses toujours bien accueillies que sont les cigognes. Ces gracieux oiseaux reviennent à chaque printemps et elles passent sur les toits de maisons allemandes toute la belle saison, avant de repartir à tire d'ailes vers leurs villégiatures africaines.

L'année dernière, une cigogne fut blessée aux environs de Wiesbaden par un chasseur imprudent, qui paya cher son délit, puisqu'il n'échappa à la prison qu'en versant une forte somme au bourgmestre de la localité en faveur d'une œuvre charitable. L'oiseau avait eu la patte droite fracassée. Un chirurgien de Wiesbaden demanda que l'oiseau lui fût confié. Il amputa la patte blessée et fit construire une patte artificielle habilement articulée. En quelques jours, la cigogne s'habitua à son sort. On la voyait marcher gravement, non sans une légère claudication.

Vers le commencement de l'automne dernier, elle se joignit à ses camarades, au moment de l'exode vers les pays chauds. Mais il est probable que sa patte la gênait durant le vol, car elle renonça au lointain voyage et revint le jour même au village.

Le « Storch mit künstlichem Bein » la cigogne à la jambe de bois, est connue de tous les habitants de Wiesbaden.

* * *

Le plongeon de la mort. — C'est dans la Caroline du Sud, que ce très curieux et très émouvant spectacle fut donné l'été dernier. Un plongeur professionnel exécuta, à